

La Chine et les chinois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 139

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250003>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

Je crois intéresser les lecteurs du *Pays du dimanche* en leur donnant un aperçu sur ce vaste empire, ce pays si curieux à tant de titres qui, depuis quelque mois attire l'attention anxieuse du monde entier.

Dans les mœurs, coutumes et institutions des Chinois se rencontrent des particularités qu'il faut connaître.

Toutes les fonctions en ce pays viennent à peu près se résumer dans le mandarinat à ses divers degrés. Il y a deux sortes de mandarinat, le mandarinat de lettres et le mandarinat des armes. Le premier est de beaucoup le plus important et ouvre la porte aux plus hautes charges. L'un et l'autre sont conquis par voie d'examen. Tous deux comportent également la hiérarchie de trois grades successifs, bachelier, licencié, docteur. A la différence du premier dont l'obtention exige un ensemble de connaissances assez étendues, les épreuves du mandarinat d'armes portent principalement sur des expérimentations d'adresse, d'agilité, de force physique. Pour les notions de l'art militaire, elles n'arrivent guère qu'au second plan. C'est en plein air que se passe l'examen. Les candidats sont vêtus de robes de soie ou de satin de diverses couleurs. Ils ont comme vêtement de cérémonie un bonnet orné de houppes de soie. Le lieu où ils ont à manœuvrer est une espèce de champ de Mars d'une longueur de plusieurs centaines de mètres de longueur sur trente mètres environ de largeur. Il est situé en dehors de l'enceinte de la ville. Les exercices auxquels doivent s'y livrer les aspirants-mandarins d'armes, sont présidés par un haut dignitaire, assis sous un dais entouré d'autres magistrats, députés à cet effet sous sceau

impérial. Sur les deux côtés de la lice se presse la foule avide de contempler le spectacle qui va s'offrir à ses yeux. Au moment de commencer les épreuves, s'avance une sorte d'appariteur qui à haute voix fait connaître l'ordre des exercices ainsi que le nom des candidats pour telle ou telle partie de l'art militaire. Il y a différentes catégories de candidats, au nombre desquels les archers à cheval et les archers à pied ne sont pas les moins intéressants. Les exercices auxquels ils sont soumis n'ont point le but d'un concours entre compétiteurs.

Leur simple objet est de faire constater l'adresse et l'agilité des candidats. Les archers à cheval doivent par exemple tirer de l'arc au but marqué, bride abattue et au grand galop de leur cheval. Il est des exercices d'escrime, de maniement du sabre. Il en est d'autres où les candidats sont tenus de faire preuve de force, en soulevant de grosses pierres ou en maniant de lourds marteaux. Le Chinois est par nature, méthodique et ami des règles. Il ne lui coûte donc pas extrêmement de se plier à toutes les exigences de la discipline militaire. Le soldat chinois passe communément pour n'avoir pas beaucoup de courage.

Cette opinion n'est pas fondée. Entre autres faits, la résistance qu'en 1839 les Chinois opposèrent pendant deux ans aux Anglais ainsi que la bataille de Pali-Kiao en 1860 contre les Anglais et les Français à la fois, prouverait précisément le contraire. Des tragédies sanglantes qui viennent de les déshonorer devant le monde civilisé, on n'en parle pas ; car ce n'est plus du courage, c'est de la férocity et de la basse cruauté. Les Chinois n'ont jamais attaché une extrême importance à la marine. C'est ce qui explique que son administration se rattache au grand tribunal des armes. Il faut savoir que

toute l'administration du vaste empire chinois vient aboutir à six cours souveraines, ou tribunaux suprêmes siégeant à Pékin. Il y a de longs siècles déjà que les Chinois construisent des navires. Mais ne se trouvant en rapport immédiat qu'avec des peuples peu redoutables sur mer, longtemps protégés d'autre part par leur éloignement même, contre les incursions maritimes des occidentaux, ils n'éprouvèrent nul besoin d'apporter du progrès à leur marine. Par suite ils s'enfermèrent à cet égard comme à tant d'autres, dans leur vieille et immuable routine. Leur navigation sur mer n'a jamais consisté du reste qu'à côtoyer leurs propres rivages et les rivages du Japon. Aujourd'hui néanmoins, devant la nécessité qui s'imposait, ils se pourvoient peu à peu de vaisseaux de construction européenne.

Le vaisseau chinois *Tchouen*, nous est connu sous le nom de *jonques*. Son armature se réduit à deux mâts auxquels s'ajoute parfois un troisième et très faible petit mât à peu près insignifiant. Les voiles sont faites de nattes de bambous : celle du grand mât est cependant de toile de coton. Pour les vaisseaux destinés au parcours des mers du nord, les ancres sont de fer. Elle ne sont que de bois, mais d'un bois très lourd, appelé *bois de fer, tié-limon*, pour les vaisseaux qui naviguent dans les mers moins profondes du midi. Les chinois ne goudronnent point leurs navires. Ils les enduisent d'un mélange fait d'huile de chaux et d'étoupe de bambou. — Moins inflammable que le goudron, cette teinture a aussi cet avantage d'avoir une odeur moins désagréable. La marine d'état se divise en marine fluviale et en marine maritime. La première a une importance qui ne le cède guère à la seconde. Un fait qui n'existe pas assurément en Chine, c'est que tout ce qu'il y a de cours d'eau navigable se trouve

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 37

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Il songeait ainsi, mais n'exprimait pas sa pensée ; inquiète du silence de son père, Alba reprit d'une voix anxieuse :

— N'approuvez-vous pas mes projets, père ? Je n'en changerai jamais. Quand j'affectionne, je sens que c'est profond et durable.

Sentant qu'il serait imprudent de heurter sa fille, en ce moment, le banquier répliqua :

— Je t'accorde, Alba, que tu fais preuve d'un cœur parfait en voulant épouser un pauvre infirme ; mais ce bon mouvement doit être

mûrement étudié, nous y songerons en temps voulu.

L'enfant avait baissé la tête tandis que pour se donner contenance, elle feuilletait, sans songer, à la lire, une brochure financière, posée sur le bureau.

Constantin Hedjer commençait à s'inquiéter. Quelle imprévoyance de sa part ! Tout occupé des affaires de sa banque, il n'avait pas su lire dans ce jeune cœur. Il aurait dû s'apercevoir de l'empressement avec lequel Alba se rendait chez ses amis, et avec quelle animation, une fois rentrée chez elle, elle parlait de ses voisins, du triste sort d'Yvan. En vérité, quand elle ne voyait plus le fils de la Bocellini, elle ne prenait plus garde à rien, ni à personne. Et lui, le fin lanceur d'affaires, avait été si aveugle que cela ! A tous ces indices, il n'avait pas su reconnaître que la petite fille devenait femme, et femme aimante et généreuse, accessible à la pitié, qui est le plus sûr chemin pour conduire aux grands sentiments, les très bons et les très

généreux.

En vérité, il était violemment contrarié de cet enfantillage d'Alba, qui pourrait nuire à ses projets. Il avait déjà fait choix d'un gendre. Le vicomte Lucien de Romeure lui semblait parfaitement convenir : jolie fortune, diplomate distingué, ayant passé par l'ambassade de Londres ; hautes relations ; il pourrait arriver aux sommets de la politique. Il ne put résister au désir de parler de son idéal, de prononcer le nom du gendre rêvé.

— Ma petite Alba, il est de mon devoir de père de t'engager à mettre une sourdine à ton amitié. J'approuve la sympathie pour le pauvre Yvan, mais qu'elle ne dépasse pas les bornes de la simple affection. Songe que j'ai en vue, pour ma chère fille, un avenir magnifique et que, du jour où tu en témoigneras le désir, je sais qui mettra, aux pieds de mon Alba, son cœur et sa main.

Oui, ma chère petite, je ne voulais pas t'en parler encore, te trouvant trop jeune ; mais au-